

à se ficher dans le terrain, s'écourent plusieurs minutes avant que toute la neige nébulisée par ma glissade ne se redépose, et le silence ne se rétablisse. Claudicante, Pupa me rallie en affichant une vague inquiétude — le froid rendant par trop apathique pour être en mesure d'éprouver une réelle émotion — et, à défaut de pouvoir me lécher miséricordieusement une jambe, elle ensalive le pantalon qui l'emmailote. En caressant cette bête, je remarque que mes poignets saignent ; leur face interne est entaillée, fort heureusement, seulement légèrement. Bien qu'elle ait failli me trancher les veines, cette expérimentation s'est avérée si probante, si fructueuse, que je valide pareil mode de déplacement et y ai recours deux fois encore — la nuit est proche : je ne peux me permettre de flâner sur ce tapis d'embûches.

Je ne me suis rien cassé. Debout ! Il faut maintenant marcher. Dans la vallée, je rencontre de ces monstres végétaux que l'on nomme *yaretas*, bouillonnants agglutinements de mousse non moelleuse dont d'aspect est celui du Blob dans *The Blob*. Mais déjà la nuit prend ses aises : je n'y vois plus grand-chose. Pour ne pas m'égarer, il me faut gagner la Laguna Blanca ; je n'aurai ensuite qu'à longer la plage. D'avance, je jouis du moment où j'irai m'asseoir à la table des touristes avec mon visage d'homme éprouvé. J'ai des glaçons plein la barbe, des stalactites qui pendent aux poils de mon nez. Ma soif est si tranchante que je n'arrive pas à déglutir.

Quand, jubilant, j'arrive au campement, je réalise que les Boliviens qui y travaillent me croyaient mort. D'où leur mauvais accueil. Ils m'en veulent... Faut dire qu'ils étaient en train d'organiser une exploration collective et coordonnée des environs afin d'y repérer mon cadavre congelé, demain dès l'aurore... Je leur explique que je ne pouvais pas faire autrement, car au cas où je les aurais informés de mon intention de gravir leur vénérable volcan, probablement, ils ne m'auraient pas laissé partir. Ils me le

confirment. Mais assez parlé : conduit sans ménagement dans leurs quartiers, ils m'attablent isolé face à un bouillon. Au centre de la pièce. Leur cantine est quasiment aussi obscure qu'un laboratoire photographique. N'y luit qu'une bougie, une seule, pas foutue d'éclairer plus loin que sa base. Venus se positionner tout autour de moi, contre les murs, les indigènes se maintiennent dans les ténèbres sans parler ni même chuchoter, faisant peser sur moi le silence et leurs regards fixes. En m'accoutumant à cette ambiance lumineuse intimiste, je parviens à y déceler une quinzaine de silhouettes humaines. On n'entend que mes grands *chloups* à la *Ces gens-là* de Brel. Ne pouvant supporter plus longtemps une telle tension, je me lève et commence à leur narrer, à grand renfort de gestes, mes malhabiles péripéties. Je leur cause en italien, en français, en espagnol, en petit-nègre, le vertex comme surmonté par une langue de feu. Je m'écrie, tressaute, rampe, me roule par terre, et eux se bidonnent en se tordant sur les bancs. Même la patronne, d'ordinaire si austère, la patronne se fend la poire. Ensuite, une fois tous ces rires doucement retombés — à l'instar de la poussière de neige après ma trajectoire sur le dos —, le thème de la mort est abordé.

— Mais pourquoi prendre tant de risques... ?

— Pour vivre une expérience poétique.

Je les observe réfléchir une poignée de secondes à ma justification, puis hocher la tête en signe d'assentiment. À ces Quechuas, ma réponse est apparue admissible.

Ne croyez pas que j'aime souffrir ! Non, je n'affectionne point la douleur ! Mais c'est que je suis quelqu'un de religieux, et que le religieux est passionné, et que la passion est douleur — la douleur, je la chéris uniquement quand elle me rend meilleur. La poésie, c'est religieux ; et le religieux met sa vie en jeu.

Ces autochtones se sont entichés de moi. J'ai su gagner leur respect, tout en obtenant le mien.